Document generated on 07/11/2025 12:41 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Chaîne 100

Nicolas Tremblay

Number 100, Winter 2009

Cent

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2669ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tremblay, N. (2009). Chaîne 100. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (100), 51–56.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Chaîne 100

Nicolas Tremblay

ATTENDEZ que je me remémore l'événement… J'avais d'abord inséré une cassette dans le magnétoscope puis pris la télécommande du terminal du câblodistributeur, qui fait le lien entre tous les appareils : télévision, amplificateur et magnétoscope. Il fallait capter la centième chaîne. Je m'exécutai. Machinalement, je programmai l'enregistrement — l'émission en reprise jouait tard dans la nuit —, fermai l'amplificateur, le poste de télévision, la lampe sur pied. Je montai enfin me coucher. La scène précédente se produisant au rez-de-chaussée, où ne se trouve point mon lit, il fallait donc monter pour dormir. Vous suivez ? Du moins, jusque-là, c'est vraisemblable, il y a, oui, un effet de réel. Monter les escaliers, pisser dans la cuvette, se brosser les dents, entrer dans la chambre dont la porte entrouverte laisse passer un filet de lumière dans le corridor. Cela est encore convenu. Non ? Ah, la centième, pourquoi exactement la centième ! Cet arbitraire, je ne me l'explique pas tout à fait. De plus hautes instances que moi pourraient certainement le faire cependant. Enquêtez plus en aval, ma chère, je vous y invite. Moi, l'humble, dans toute cette affaire, j'en ignore des choses, et des plus déterminantes par-dessus le marché. Pourquoi la terre est ronde, par exemple, je ne saurais trop vous l'expliquer. On s'entend pourtant qu'on respire néanmoins, que la vie bat sa mesure tranquille, n'est-ce pas, même s'il y va là d'un détail d'importance ? Alors, voici ce que, minimalement, je peux dire, en espérant que vous y trouviez votre compte : le guide horaire, encarté dans *Le Devoir* du week-end, annonçait la diffusion en reprise de l'émission littéraire *Plaisir de lecture* le 28 novembre 2009 à trois heures, en pleine nuit. Voilà tout prosaïquement ! J'avais manqué la première représentation, retenu au travail à mon grand désarroi. Là, à la reprise, je ne raterais pas de nouveau ma chance de me voir figurer sur l'écran, malgré l'heure inconvenante de

télédiffusion. Remisée à la centième chaîne — je ne savais même pas qu'il y en avait seulement une ! vous vous imaginez, la centième, c'est bien loin du petit deux de Radio-Canada —, l'obscure émission, un talk-show fort amateur produit par des moins que rien à peine sortis des rangs d'école, singeait les spectacles du même acabit que produisent les télés généralistes, avec animatrice « people » et insipide interviewant ses invités dans un jeu de chaises musicales, le tout rendu dans une sauce spectaculaire et superficielle. À l'écran, m'a témoigné mon père, qui, lui, avait vu la première diffusion, on montra, dans un encadré, tandis qu'on m'annonçait, moi, le directeur, la couverture du centième de la revue *XYZ*. Puis, à l'intérieur d'un plan d'ensemble, j'avançais vers la main tendue de l'animatrice, longue en jambes dans sa jupe, elle, très courte, et nous nous assîmes en même temps, dans un parfait synchronisme. Entre elle et moi siégeait une simple table de salon sur laquelle deux verres d'eau reposaient. Ce décor minimal permettait de reluquer des jambes, m'avoua mon père en gloussant, celles dénudées de la blonde, bien sûr, mais aussi les tiennes, continua-t-il ironiquement, que j'avais croisées moi aussi, adoptant une posture féminine dont j'avais toujours eu la grâce, selon lui, et dont un pantalon trop court dévoilait une petite partie de celle posée sur le dessus de l'autre, ajour d'où mon poil bien garni débordait, que je n'avais pas épilé, moi, comme celui de l'animatrice, de toute évidence. Après, je ne sais plus trop ce qui s'est passé… Que veux-je dire par là ? Mais non, je sais comment s'est poursuivie l'entrevue, j'y étais après tout lors de l'enregistrement, dans le monde réel et concret du studio. C'est plutôt le récit de mon père que j'ai oublié, ma mémoire butant sur sa remarque au sujet de ma virilité. Heu… oui, de mon manque de… en effet, aurais-je dû dire… Mais bon, l'œil de la caméra ne devait pas être aussi vicieux que lui, j'imagine, à moins que l'image n'ait attrapé dans son cadre le décolleté plongeant de l'animatrice au moment des très gros plans. Ce qui aurait eu l'heur de satisfaire assurément mon père parce que, croyez-
 moi, il y avait là se dévoilant une poitrine généreuse, je m'en

souviens fort bien. Quoi ? comme le sont vos attributs, dites-vous. Heu, il est vrai qu'il y a des similitudes… de dimension… qu'un œil avisé pourrait percevoir, à condition que l'éclairage soit suffisant… ce que la pénombre qui vous entoure m'empêche de constater pour le moment. Non, non, restez où vous êtes, je vous en prie, ma chère, autrement, vous m'indisposeriez. Ne nous laissons pas distraire par nos corps quand la situation appelle nos esprits. N'est-il pas question de littérature après tout ? À ce sujet, n'avez-vous pas remarqué la coïncidence ? Une revue de création littéraire qui fête son centième numéro et dont le directeur est invité à la centième chaîne. Voilà qui est inspirant ! Mais bon, je m'égare et oublie le fil de mon histoire. La chambre, nous en étions là, à m'y voir entrer, après que j'eus posé quelques gestes habituels, rappelez-vous. Ma femme, endormie, avait laissé sa lampe de chevet allumée. Un exemplaire du centième d'*XYZ*, le mien, trônait ouvert sur le lit, à la première page de mon texte, constatai-je en le refermant et en le déposant sur la table de nuit avant d'éteindre la lumière. Probablement que ma première phrase, « Attendez que… », avait eu sur elle l'effet d'un soporifique. Ici, j'aimerais bien vous dire, question de donner tort à mon vieux, que j'en profitai pour m'ébattre avec ma femme, la tirant de son sommeil à l'aide de quelques trucs dont moi seul ai le secret. Rien de tel n'eut lieu en vérité, comme une jouissance sauvage. C'est plutôt mon côté de lit que j'embrassai, vêtu d'un pyjama qui réduit à néant tout érotisme. Comme toujours, je m'endormis assez rapidement, le sexe inutile entre les jambes… Oui, bon, vous, vous sauriez quoi en faire, mais, je vous en prie, ne digressons pas, le récit va devenir mystérieux maintenant, nos deux têtes auront besoin de toute leur présence. Il était tard, très tard, passé trois heures, m'indiquait mon réveille-matin, quand un son bizarre, comme des pièces de métal s'entrechoquant en deux, trois coups brusques, puis un grincement long, durant une dizaine de secondes, me réveillèrent, moi seul, et non ma femme, toujours dans la même position, à plat ventre, le visage de mon côté, les paupières closes et la bouche

ouverte, baveuse, comme tuée d'ennui, ma femme, littéralement, par sa lecture. Le bruit entendu venait-il de mes rêves, pour ne pas l'avoir sortie, elle, de sa léthargie, et moi, oui ? Je l'ai cru dans un premier temps. Cela coïncida, en effet, ce vacarme, avec le moment où le chirurgien, maugréant, échappait par terre un à un ses instruments. Avant cette suite de maladresses, la voix réconfortante de l'anesthésiste venait tout juste de me susurrer à l'oreille qu'on procédait à mon émasculation, que l'infirmière, elle aussi masquée mais portant un godemiché à la ceinture, ce qui la distinguait, tendait, au-dessus de mon sexe dévoilé, un plateau avec ce qu'il fallait pour me déviriliser. L'opération fut donc interrompue par mon réveil, un sursaut de crainte contre ma castration, peur infantile dont ma main droite était venue me protéger comme une coquille sur des organes ramollis par la moiteur. Incapable de me rendormir par la suite, je me levai ; un verre de lait calmerait mes angoisses, pensai-je. Mais une fois dans les escaliers, je baignais déjà dans l'éclairage bleuté de la télévision — ne l'avais-je pourtant pas éteinte ? —, comme jeté dans un univers parallèle, restes oniriques ou plateau virtuel, que mon esprit engourdi acceptait sans trop de résistance. Assise sur le divan, une silhouette féminine, gracieuse comme vous, ma chère, s'amusait à tirer, avec l'air distrait d'un spectre, sur le ruban de la vidéocassette que crachait le magnétoscope déréglé. L'écran de la télévision montrait, quant à lui, des images de mon entrevue mais brouillées, les images, leur succession était par ailleurs saccadée et chaotique, on alternait des plans, des gros, sur mon visage grimaçant… de douleur, aurait-on dit, puis sur les pieds, les cuisses et le décolleté de l'animatrice, par exemple, entre lesquels venait s'intercaler de façon stroboscopique l'encadré de la couverture de la revue, comme si on avait voulu lancer par là un message subliminal. La trame sonore se limitait à un fort grésillement, une friture de chaîne hors service. Je constatai à voix haute que l'enregistrement de *Plaisir de lecture* était foutu, ce qui attira l'attention du spectre ou succube, que sais-je ? qui, lâchant le ruban de la vidéocassette, m'invita d'un geste

langoureux à m'asseoir à ses côtés. « Dites-moi depuis quel âge vous écrivez », me demanda ensuite, l'air de chanter, cette chose d'outre-tombe, sourde à ma plainte. Cette même question… non c'était plutôt une exhortation, à cause de la forme impérative… qui m'invitait à dévoiler mon intériorité était aussi venue des lèvres, eh oui, pulpeuses, de l'animatrice, cela textuellement, dans le studio, le jour de l'enregistrement, alors que l'œil de la caméra se braquait sur mon visage, lisant à gros traits, j'imagine, ma stupéfaction et mon hébétude. J'avais, ce jour-là, je me souviens, d'abord bredouillé un « Heu… », qu'on couperait au montage m'avait promis le jeune réalisateur avant que je ne quitte le plateau, puis, par boutade — je reprenais alors mes esprits —, répondu à l'animatrice, sexy mais inculte, que, dans toute cette histoire, je restais fort insignifiant comme écrivain, que je préférerais de loin, en tant que directeur, si je pouvais m'affubler du titre, m'entretenir de Rioux, Brulotte, Carpentier ou Pigeon, voire mentionner le succès de nos numéros de nouvelles d'une page, des best-sellers ! Mon évitement n'avait point déstabilisé l'animatrice, imperturbable dans sa beauté, pas plus que le fantôme qui, ce soir-là, était venu se substituer à son corps, lequel, à la manière de l'autre, persista, exigeant que je m'explique sur cette blessure ouverte, cette souffrance originelle, que l'acte d'écrire, telle une catharsis, assurément, venait cautériser, ce principe universel de guérison de l'âme auquel je ne pouvais échapper, comme d'ailleurs ceux susnommés du collectif de rédaction de cette revue dont on célébrait aujourd'hui la centième lamentation. « Viens voir maman », poursuivit-il, le fantôme, qui avait pour le moins de la suite dans les idées, exhibant du même coup ses deux seins généreux, où ma tête vint, par automatisme, se reposer avant de fondre en larmes, la pauvre. Pendant ce temps, l'écran de la télévision imitait notre chorégraphie, cela, bien sûr, à sa façon, tranchante comme un cadre jeté sur le monde dont il ne garde que des parcelles, alternant toujours les mêmes images, mon visage et sa poitrine, décollation et métonymie, sur le même son de friture. Enfin, aux pleurs et plaintes succéda l'excitation,

car la chose de chair sur quoi je m'étais étendu était après tout bien roulée, croyez-moi, ma chère. Ne vous inquiétez pas, je ne céderai pas ici à la tentation d'une description pornographique de nos ébats, à la tentation d'une littérature dévoyée qui, de nos jours, court les rues comme la peste, mais sachez toutefois, pour ce que je me souviens, qu'ils furent intenses, nos ébats, même bestiaux, si j'ose dire. Après, eh bien, je ne sais plus trop ce qui s'est passé… Oui, oui, depuis des temps immémoriaux, l'homme roupille après l'éjaculation, c'est convenu, vous ne me l'apprenez pas, mais vous me devinez, ma chère, pour le moins. Il reste que, très tôt à l'aube, je me retrouvais hors du lit nuptial, nu comme un ver, reste qu'avec le gazouillement des oiseaux, je me réveillai, le téléviseur, lui, était éteint, tiens donc…, que je ramassai les vêtements traînant pêle-mêle au sol, pyjama et robe du spectre, montai à l'étage, de nouveau, mais avec une pile de linge sous le bras cette fois-ci, me prouvant qu'il s'agissait plutôt d'une reprise que d'une répétition de l'action déjà racontée, cela à cause des différences. Passant d'abord par la salle de bains, donc, c'est là, ma chère, que je vous admirai et admire encore dans le miroir, avec la robe passée sur le dos, d'où mon poil s'échappe par les échancrures, observerait mon père, mais il n'y a jamais de travestissement parfait, que masque un peu, néanmoins, ce rouge à lèvres que je vous applique, là, tout en embrassant mon reflet d'une beauté, oui, imperturbable. C'est en me déhanchant que je regagnerai la chambre, comme juché(e) sur des talons aiguilles. Là, ma femme sévère, nue, offerte sur le lit, un godemiché à la taille, me pointera du doigt, ce sera, ce geste, une admonestation, et, de l'autre main, tiendra ouverte la revue *XYZ*, le centième numéro exactement, les pages donnant sur mon texte, qu'elle fera semblant de lire dès la première phrase, d'une voix grave, masculine, et dont les premiers mots sonneront ainsi : « Attends pour voir… »